

# ÉRIC HOLDER EN COMPAGNIE DES FEMMES

LE DILETTANTE



Extrait de la publication



Éric Holder

*En compagnie  
des femmes*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda  
© Éditions Le Dilettante, Paris, 1996.  
ISBN 978-2-84263-564-0

## *On dirait une actrice*

Si l'on veut acheter une baguette, ou – ainsi qu'on le dit ici d'un petit pain – une « chocolatine », on se rendra là, en direction de Luglon. Les maisons basses, aux toits comme ces grands chapeaux que les femmes mettent pour aller jardiner, redoutent de plus en plus de s'accoler.

Il arrive que sur le trottoir, devant, se gare une voiture qui n'est pas immatriculée dans le 40. Ce sont des touristes en route vers Mimizan. Ou bien ils viennent visiter le Parc naturel régional, et l'on ne peut y accéder que par la petite gare du bourg, dont c'est la seule destination. En entrant dans la boutique, les hommes enlèvent leurs lunettes de soleil. C'est

parce qu'il fait sombre, et puis parce qu'elle est belle.

Belle à ne pas croire, avec sa lourde chevelure, ses yeux qui mangent une partie de son visage, ses lèvres à la fois délicates et renflées. Elle connaît cette expression de surprise qu'ils ont tous, en poussant la porte, cet air de dire : qu'est-ce qu'elle fiche ici ? Elle la connaît, mais elle ne s'y habitue pas. Elle tremble toujours un peu, en rendant la monnaie. Elle évite de regarder ces clients et puis surtout ces voitures qui repartent vers des plages, vers des hôtels où il y a des piscines.

Une fois, un jeune homme moins timoré que les autres – un Parisien sans doute – lui a pris la main en disant : « On s'est déjà rencontrés quelque part. » Elle s'est dégagée en haussant doucement les épaules. Où peut-on la rencontrer, ailleurs qu'à la boulangerie ?

Plus loin, les maisons ne mettent même plus entre elles la distance légendaire qu'ont les gens du pays : elles se préparent à la solitude. Quelques-unes tâchent encore de montrer un peu d'humanité, à l'aide de clôtures, de jardins ordonnés, de portails repeints. Puis c'est un champ, comme s'il fallait une respiration

avant de plonger enfin dans le désert des pins en lignes, uniquement rompues de genêts : la forêt industrielle. Quelquefois, à la faveur d'une trouée, un chemin de terre sèche aboutit à la ferme, où il y a des chiens.

On dirait une actrice. C'était son père qui avait eu ce mot. Elle avait quoi, treize ans ? Quatorze ans ? L'après-midi touchait à sa fin. Lui venait de se réveiller et prenait un café sur la table où elle faisait ses devoirs, à l'étage. C'était un de ces moments de silence et de temps arrêté, quand le soleil devenu orange s'attarde une dernière fois sur les moulures au plafond. Il n'avait plus réfléchi à ses fournées, à ses commandes, à sa spécialité de fougasse fourrée le dimanche. Il avait regardé sa fille, il s'était rendu compte des cheveux en torsade, des yeux immenses et de la bouche couleur de cerise. Il en avait été saisi. « On dirait une actrice. » La phrase était restée en suspens entre eux, planant dans la pièce et sertie par son silence. Elle avait levé la tête, et elle avait été frappée par l'expression de son père. Une expression, oui, respectueuse.

Depuis, lorsqu'elle pense à lui, ou qu'elle l'entend, la nuit, au fournil, c'est comme cela qu'elle le voit, derrière son bol de café, c'était «là-haut», et sur son visage encore bouffi de sommeil, elle lisait la crainte à l'étonnement mélangée.

Elle a découvert les revues de sa mère un peu plus tard, dans le grenier. Des vieux *Cinéma*, des numéros de *Noir et blanc*, d'*Intimité*. Elle a compris qu'elle ne ressemblait à personne d'ici – mais, peut-être, sur ces photos retouchées, à Tilda Thamar, «la femme à l'orchidée». Antonella Lualdi embrasse Franco Interlenghi. Barbara Laage sera la prochaine partenaire d'Henri Vidal.

Elle a emporté les revues dans sa chambre. Elles sont en tas sous son lit. Elle devrait leur préférer ce qu'on peut acheter à la station-service, *Première*, *Studio*... Elle ne se retrouve bien que dans ce genre de légende, sous le cliché, c'est marqué: «La capiteuse Kitty de Hoyos dévoile ses formes dans *Épouses infidèles*. Sa présence provoqua des remous.»

De la même façon, elle ne va plus que rarement au cinéma – car il y a un cinéma dans le bourg, coincé entre l'airial, l'école, la salle de



réunions, au fond de cette place à qui des chiens jaunes et alanguis achèvent de donner un air sud-américain. Parfois, les affiches arrivent en retard, on lit alors des titres marqués au feutre vert. Elle est tentée, elle est déçue. Elle voudrait des créatures en robe du soir. Ce sont des drames rue de Rennes. Tout autour d'elle, les fauteuils vides forment une croix. Trois rangs devant, les garçons en bande se retournent et rougissent.

Tous les deux ou trois jours, Claude vient lui rendre visite. Ils se sont connus à la communale. Il était déjà un peu fort, il faisait déjà du rugby, il était de Luglon. À présent, il est devenu représentant en alcools. Il ne boit pas, lui-même.

Il débarque aux heures creuses, quand elle n'en peut plus de fixer la maison d'en face, la même depuis qu'elle est née. Il raconte des histoires drôles, il lui donne des nouvelles de Bordeaux, où il va souvent. Parfois aussi il ne dit rien, il regarde dans la même direction qu'elle, au-delà de la vitrine. Il ne s'est pas marié. Il attend.

Le lundi, à la belle saison, elle prend le petit train et se rend à Marquèze, dans le Parc naturel, où l'on a préservé un « quartier » d'autrefois, une ferme du temps de la Grande-Lande. Elle a mis une robe qui l'avantage, des lunettes de soleil, des souliers à talons qui lui font la taille mannequin.

Elle ne sort jamais du wagon sans un frisson délicieux. Voici la prairie où paissent des moutons, les champs de millet et de seigle mêlés. La maison du maître, celle du métayer. La bergerie. Ici un jour, elle en est sûre, l'on viendra en repérage. Un assistant, avec son appareil photo. Il aura trouvé l'endroit où tourner cette grande fresque. Elle se sera laissé aborder. « Excusez-moi, mademoiselle, ça ne vous ennuie pas si je prends une... En même temps... C'est dans la boîte, merci... »

Plus tard, à Paris : « Mec, putain ! tu n'es pas précieux : tu es indispensable... Elle est du coin, tu dis ? Pas possible. Tu sais ce que tu fais ? Tu reprends ta charrette tout de suite. Tu retournes là-bas et tu fouilles tous les buissons jusqu'à ce que tu la retrouves. »

Le guide a remarqué son assiduité. Il ajoute toujours un détail supplémentaire, rien que

pour elle, au déroulement de la visite. Un détail qui, pense-t-il, en pur amateur lui-même de la Grande-Lande, va renforcer l'intérêt pour son histoire. C'est si rare que les gens du coin...

Elle s'en rend compte. Elle fait mine d'avoir compris tandis qu'elle cherche des yeux, au milieu des touristes, celui qui s'en écartera un peu, un jour.

Quelquefois, au milieu des arbres, une éclaircie – deux hectares, peut-être plus – ne doit rien aux tracteurs, pas plus qu'aux réserves régionales. C'est un morceau de lande oubliée, un pan qui n'a pas été réclamé. On marche entre des flaques en argent. Dans certaines, plus grandes, des graminées haussent le col; des bois morts n'en finissent pas de blanchir; on voit des joncs. Cela pourrait être la Camargue si l'œil, se relevant, ne se heurtait pas aux pins. Et puis au ciel, d'un bord à l'autre de l'horizon, avec un soleil dans son extrême solitude, dont on ne sait plus, tel le gel sur les mains, s'il glace ou s'il brûle. Il ne serait plus question de rudesse, ou d'âpreté. Juste de la sauvagerie, qui effraie.

Elle va maintenant à Bordeaux. Elle fait même partie d'une association qui accueille les visiteurs d'une ville jumelée, elle leur fait découvrir les monuments. Le dimanche, Claude emmène l'aîné dans les stades. Il trouve que la petite, cinq ans, ressemble à sa mère. Même chevelure déjà lourde, mêmes yeux dont le poète arabe s'est bien tiré en écrivant que Dieu avait pensé à ces yeux-là, en inventant les yeux. Il ne sait pas, en la tenant par la main, ce qui l'emporte, de la gêne ou de la satisfaction. Il dit souvent ma fille, en appuyant sur le *ma*. À la boulangerie, on fait à présent un peu d'alimentation. On songe à faire de la buvette. Un peu, ce serait bien.

*Cette nouvelle a fait l'objet d'une publication dans le journal Sud-Ouest Dimanche, en 1995, et dans un recueil collectif, 45 degrés nord et longitude 0, Mollat éditeur, 1995.*

## *Anne Freux*

« À cause de ce cyclomoteur, il est admis parmi les enfants de riches et alors il est amoureux fou d'Anne Freux qui a des vêtements chers et des bas fumés extrêmement fins et fragiles et met des parfums Guerlain.

« Tout le monde veut se faire Anne Freux, qui rit seulement, secoue ses cheveux et s'écarte, et personne ne se la fait. »

JEAN-PATRICK MANCHETTE,  
*La Position du tireur couché.*

Depuis ce ponton seulement, la vue portait sur Sainte-Maxime, et les jours de mistral, jusqu'à Saint-Raphaël. Ces jours-là – c'était ce pourquoi tu étais ici –, tu plissais les yeux derrière les lunettes, tu cherchais la maison d'Anne Freux, l'une des premières en bordure de rivage, avec son crépi rose, ses balcons en fer toujours bien blancs, comme repeints de frais, et les volets toujours fermés, derrière. Il aurait fallu avoir des jumelles, mais tu n'y

avais pas pensé, ou bien on ne t'en avait pas offert.

Tu te rappelleras cependant que tu avais l'esprit pratique. Tu posais ta bicyclette bien droite contre le premier pilier, pour éviter que le sable grippât la chaîne. C'était déjà une chance, d'avoir une bicyclette. Ce n'était pas le moment de l'abîmer.

Ça sentait le goudron, le sel, un peu la pourriture, aussi. Assis là, au bout, face à la baie, les coudes aux genoux, tu voyais entre tes jambes le soleil jouer dans l'ombre des planches disjointes. On aurait dit de l'or, ou de l'argent, tombant soudain par poignées dans une cave. Tu te souviens encore de cela, d'avoir pu rester assis longtemps au-dessus de la mer, tantôt guettant ces milliers de pièces de monnaie sur la courte vague, tantôt relevant les yeux pour tâcher d'apercevoir la maison, là-bas, rose saumoné, entre d'autres qui n'étaient pas de la même couleur. Peut-être est-ce ton meilleur souvenir. Tu as le sentiment, en tout cas, qu'il n'appartient qu'à toi. Tu oublieras beaucoup d'autres choses dans ta vie, cela restera jusqu'à la fin dans la musette, c'est sûr. Parfois, le vent soulevait sur la côte

des algues sèches, le format d'un confetti, qui venaient se coller sur la peau de tes bras, sur ton dos noir comme le dos des enfants, en été, quand ils ne portent pas de tee-shirt, et qu'on leur voit de minuscules poils blonds, entre les omoplates. On ôtait ces croûtes qui ne faisaient pas mal, et c'était bien là le délicieux.

Des années et des années plus tard, tu as lu ça dans *Manchette*, tu as lu qu'elle s'appelait Anne Freux. Or, elle s'appelait vraiment Anne. À cause d'elle, chaque fois que quelqu'un se prénomme Anne, il se passe quelque chose entre Anne et toi. Anne que tu viens de rencontrer, voici qu'elle est parée, à son insu. La Méditerranée dit silence sous le ponton. Tu es seul comme tu ne le seras plus jamais, parce qu'elle n'était pas là. Si tu te retournes, tu vois la bicyclette bien droite, derrière, et puis après un rideau de tamaris et de canisses, quelques maisons, roses également, où l'on ne vient qu'en plein été. Des rails ont autrefois servi à descendre des barques jusqu'à la mer. Par bouffées, ça dépend du vent, l'odeur des tamaris le dispute à tout le reste.

Alors cette femme, devant, assure que tu n'es pas dans ton assiette. Ça ne va pas? Anne boit son jus d'orange à petites lampées, le regard attentif souligné par le bord de son verre, l'air de dire, eh, c'est moi qui vous fais cet effet-là?

Oui, Anne.

Oui.

On voulait tous se faire Anne Freux. Enfin, il y en avait qui voulaient la couvrir de façon encore plus bestiale, on en parlait entre les cours, ils disaient, elle est bonne, elle est chaude, je sais ce que c'est, moi, les glaçons, au fond, elles demandent que ça.

Puis on reprenait nos cartables, on filait bruyamment jusqu'à une autre matière, en claquant des semelles dans les couloirs, exprès. Je ne voulais pas me faire Anne Freux comme ça, pas de cette façon-là, j'en étais sûr.

J'aurais été la chercher au car, de l'autre côté de la baie. On serait allés au ponton. On n'aurait pas parlé. On aurait regardé dans la même direction. Je lui aurais dit, tu vois, là-bas, c'est ta maison. Je viens presque tous les



jours ici. Au bout d'un moment, elle aurait incliné la tête sur mon épaule, et j'aurais regardé l'or ruisseler au-dessous de nous.

Elle avait des cheveux fins et blonds. À l'avant, ils remontaient un peu sur ses joues. D'imaginer ces cheveux-là dans ton cou, tu devenais distrait en classe.

On verra plus tard que ce n'était pas un glaçon. Elle avait seulement une grande capacité d'absence. Son regard devenait fixe, tout à coup, perdu vers on ne sait quoi, mais qui ne relevait plus des leçons. Elle était pourtant extrêmement brillante. La plus brillante d'entre nous, je crois. Nous faisons du latin ensemble. Quand j'appris qu'elle « faisait grec », je cessai l'allemand.

C'était une bonne idée, le grec. Nous n'étions que six dans la salle, ôtés de trois mille élèves autour. C'était un peu de ponton, déjà. Au gré des places, il arrivait qu'Anne Freux fût à côté. Elle finissait d'avoir de la poitrine. On avait un dictionnaire pour deux. Elle souriait rarement, ou alors c'était une sorte de petit sourire triste. Pourtant, il y avait de la

douceur en elle. Lorsqu'on se penchait ensemble sur le dictionnaire, en fin de journée, je respirais avec avidité. Elle sentait un peu. Quelque chose d'indefinissable, pas une odeur de blonde, non, quelque chose à la pomme, quelque chose à la poire, quelque chose qu'on aurait mangé en sorbet.

Par les fenêtres grandes ouvertes, cinq heures du soir, en juin, brillaient d'un éclat joyeux, alangui, mélancolique aussi. Il allait falloir se magner le tronc et se déclarer fissa, parce qu'après, c'étaient les grandes vacances. Et tu devinais qu'elles seraient épouvantables.

Au début du printemps, quand tu avais découvert l'amour en tombant raide amoureux d'Anne Freux, tu étais souvent passé devant la maison. Elle serait descendue faire une course, vous vous seriez rencontrés comme ça, l'air de rien. Vous auriez fait quelques pas ensemble, sur la promenade. Ou bien tu lui aurais offert un café. Tu gardais toujours juste assez d'argent dans tes poches pour lui offrir un café.

Cette maison était à son image, pudique, réservée, mystérieuse. On se demandait ce qui se

passait derrière les volets perpétuellement clos, derrière cette porte qui ne s'ouvrait jamais. Ç'aurait pu être une maison où n'habitait personne, mais je savais que je ne me trompais pas, qu'elle demeurait bien là, je l'avais suivie plusieurs fois, de loin, après l'école.

Anne Freux avait un secret, tu en étais certain, et tu espérais de tout cœur qu'il ne fût pas celui-là : elle vivait avec un grand.

L'aspect général de la maison, son emplacement privilégié signalaient une de ces fortunes discrètes qui redouteraient plus que tout de s'afficher. Par ailleurs, je n'ignorais pas que les vêtements simples et sobres d'Anne Freux – elle s'habillait avec un goût très sûr – étaient de ceux qui coûtaient le plus cher. Aussi le grand n'aurait-il pas été un de ceux qui attendaient à la sortie du lycée, au volant de Renault Alpine trafiquées. Ç'aurait été un vrai grand, quarante ans, mince, lui aussi vêtu avec un goût très sûr. Il aurait été architecte, ou peintre. Il passait beaucoup de temps à Paris, et, quand il revenait, il glissait tout le jour, pieds nus, d'une pièce vide à une autre. Quand elle revenait de l'école, il ne manquait jamais de lui faire un thé d'une rare qualité. Ils

le prenaient sans se parler, ou alors en chuchotant, assis en tailleur, face à face, au milieu de la plus grande des pièces vides. Enfin, il se levait, gagnait une chaîne hi-fi d'une pureté et d'un prix inouïs et passait un enregistrement, toujours le même, mettons, une suite pour violoncelle solo de Bach, dans la version par Casals.

Tu t'es jeté à l'eau, comme on dit, tête la première. Un après-midi, tu n'en pouvais plus, elle était en histoire, et tu n'avais pas cours, tu es entré brusquement dans la salle où elle se trouvait, tu t'es adressé au professeur, il y a un coup de téléphone pour Anne Freux. Chez le censeur. Elle est devenue pâle. Elle a demandé : c'est mon père ? Tu as répondu oui.

Dans le couloir désert, tu l'as arrêtée par le bras. Ce n'est pas vrai, Anne, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour... Le couloir était long et revenait souvent dans tes rêves, avec l'alignement des portemanteaux, les portes ouvertes des chiottes qui jetaient leur seule lumière dans l'obscurité. Tu ne sais plus



<i>On dirait une actrice</i>	7
<i>Anne Freux</i>	15
<i>Gala de bienfaisance</i>	31
<i>La fugitive</i>	41
<i>Le beau nom de Bretagne</i>	51
<i>Suzanne</i>	65
<i>Une madame</i>	77
<i>La compagnie des femmes</i>	89